



MANUEL MUNZ PRÉSENTE

ERIC JUDOR
MOHAMED
DUBOIS

محمد دوبوا

UN FILM DE ERNESTO OÑA

MANUEL MUNZ présente

ERIC JUDOR

MOHAMED DUBOIS

محمد دوبوا

UN FILM DE **ERNESTO OÑA**

**SABRINA OUAZANI YOUSSEF HAJDI MHAMED AREZKI WAHID BOUZIDI
MARIE KREMER FARID ELOUARDI BAYA BELAL ET BIYOUA
HANIA AMAR MOUSSA MANSALY LOTFITITI RABAH LOUCIF PACO BOUBLARD
AVEC LA PARTICIPATION DE JACKIE BERROYER**

1h32 / SCOPE / Son numérique 5.1 / Visa 134.231

DISTRIBUTION

Wild Bunch Distribution
108, rue Vieille du Temple - 75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
Fax : 01 53 10 42 69

PRESSE

Laurent Renard
Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64

**DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE
www.mohameddubois-lefilm.com**

SYNOPSIS

Héritier de la banque Berthier, Arnaud Dubois a plutôt une tête à se prénommer... Mohamed. D'ailleurs ne serait-il pas plutôt le fils de Saïd, l'ex-prof de tennis de sa mère à Djerba ? Suite à une dispute avec son père, il décide de quitter le nid douillet du Vésinet. Il croise alors le chemin de Mustafa, qui lui présente sa sœur Sabrina dont Arnaud tombe immédiatement amoureux. Mais il réalise très vite que le seul moyen de la séduire est de lui laisser croire qu'il est un beur comme elle et qu'il s'appelle... Mohamed. Il s'installe alors dans la cité de Sabrina, où il fera tout pour s'intégrer.

INTERVIEW AVEC ERNESTO OÑA, réalisateur de *Mohamed Dubois*.

Comment est venue l'idée de *Mohamed Dubois* ?

Elle est née de mon travail avec le collectif « En attendant demain » et de ma rencontre avec Ichem Saïbi sur la série du même nom, produite par Canal +, puis déclinée en téléfilm et dans laquelle Ichem jouait l'un des rôles principaux. On a eu envie de travailler ensemble et nous sommes partis avec l'idée d'un personnage qui découvrirait, sans trop savoir ce que c'était, la cité. Quand je demandais à mes copains arabes quels avantages ils voyaient à être arabe en France, j'avais la plupart du temps comme réponse un grand éclat de rire. Ils avaient beau chercher, ils ne trouvaient pas. J'avais envie d'inventer un personnage qui lui y trouverait un avantage. Il tombe amoureux d'une fille et en se faisant appeler Mohamed, il pense qu'il a une chance avec elle. Mais il se trompe. Et le fait de ne plus « être arabe » devient pour lui une catastrophe. C'est une façon de retourner les choses.

Ensuite la rencontre avec le producteur Manuel Munz a été déterminante. C'est lui qui donne la première impulsion au projet et qui lui donne une nouvelle dimension. Son implication dans le développement du scénario nous a permis de rester au plus près du projet initial et de ne pas nous disperser.

On retrouve d'ailleurs des comédiens comme Sabrina Ouazini ou Hassen Bouhadane croisés dans votre court métrage *La Dette* et dans le téléfilm *En attendant demain*. Est-ce par fidélité ?

C'est ma façon d'être. Je reste fidèle aux gens avec qui je travaille parce que j'aime retrouver des ambiances amicales ou familiales. J'ai l'impression de mieux travailler dans ces conditions. Ceci dit, j'ai découvert d'autres acteurs sur *Mohamed Dubois* qui m'ont donné l'envie de travailler à nouveau avec eux.

Eric Judor peut-être crédible à la fois en Arnaud et en Mohamed. Etait-il un choix évident ?

Je ne le connaissais pas mais j'avais envie avec lui d'un travail de collaboration sur le personnage que j'imaginai. Et sur certains aspects, j'ai été bluffé. Je voulais quelqu'un de crédible mais d'un peu lunaire, perdu au milieu d'un immense espace physique et mental qu'il ne maîtrise pas. J'appréciais déjà chez lui sa corporalité. Je trouve que c'est un clown corporel assez hallucinant. Il avait aussi l'avantage de porter en lui ce métissage. Il est autrichien par sa maman mais il est aussi créole, habite en France et a beaucoup travaillé avec Ramzy Bédia qui lui est d'origine algérienne. Au début, j'avais du mal à imaginer quel acteur pouvait incarner Mohamed. Mais dès la rencontre avec Eric, c'est devenu une évidence. Aujourd'hui encore, je pense que ça ne pouvait être que lui.

Vous êtes né en Espagne et arrivé en France à l'âge d'un an. Ensuite l'officier d'état civil a supprimé le « o » de votre prénom lors de votre naturalisation, par souci d'intégration. Cet exemple illustre un peu le thème identitaire de votre comédie, ce mal français à accepter les gens comme ils sont ?

Oui même si ça part pour moi d'un bon sentiment dans le cas de l'officier d'état civil, on veut rarement que les gens souffrent de discrimination et en même temps je n'ai pas souffert de ce

changement de prénom. J'ai repris par la suite mon prénom et aujourd'hui j'ai deux passeports et vis très bien cette double culture franco-espagnole. Si j'ai écrit cette histoire et les autres à venir, c'est d'abord parce que je vis dans un pays où la question de l'identité est posée en permanence. Elle l'est moins ailleurs. Au Canada où j'ai vécu, ce n'est pas une question qu'on me posait. Je pouvais m'appeler comme je voulais, cela n'avait aucune importance. Ici, c'est une question de société qui est parfois violente. Et une question que l'on te pose tout le temps.

Dans votre film, cette question de l'identité est posée d'ailleurs par les deux communautés. Autant cela paraît impossible qu'on puisse s'appeler Mohamed dans la famille du banquier Dubois qu'Arnaud dans celle de Sabrina ?

Oui je pense même que le communautarisme en France est si fort parce qu'on interroge tout le temps l'identité. Les identités deviennent multiples. Souvent les gens aiment se définir plus qu'en disant simplement qu'ils sont français. C'est français et quelque chose d'autre en plus, breton ou autre chose, comme si français ne suffisait pas. Cela contamine toutes les couches de la société qui se questionnent elles-mêmes. Et cette recherche d'identité crée aussi du clivage. Le racisme peut surgir là où on ne l'attend pas. Il n'est pas réservé à une catégorie de la population.

Pourquoi choisir la comédie pour évoquer ce sujet délicat ?

Je crois que la raison essentielle est que je suis malade ! (rire) Paradoxalement, dès que j'aborde un sujet, il est toujours grave. Je m'intéresse beaucoup à l'actualité, au monde qui m'entoure mais dès que j'ai des velléités de traiter ces sujets sérieusement, ça finit toujours par partir en sucette. Et d'ailleurs les « problèmes » ne sont pas tous des « problèmes ». La bonne humeur, la comédie prend toujours le dessus sur mes intentions. C'est ma nature. Je crois que je ne peux pas faire autrement que de voir la vie de façon positive.

Votre producteur, Manuel Munz, est aussi le producteur de la trilogie *La Vérité si je mens*. Est-ce qu'il y a eu l'idée de jouer avec les clichés de la communauté arabe comme on jouait avec les clichés de la communauté juive dans *La Vérité* ?

Je pense qu'il y a pensé quand il a pris connaissance du projet. Ensuite cette idée s'est éloignée au fur et à mesure qu'on a développé le scénario. En tout cas j'ai eu d'autres inspirations que celle-là.

Il y a un fil rouge dans cette comédie, c'est le petit lexique arabe. Pourquoi ?

Il y a de plus en plus d'expressions arabes qui font partie du quotidien des jeunes. Je trouvais cela marrant d'en faire un clin d'œil et même presque de la pédagogie en mettant en avant ces expressions qui arrivent ou vont arriver dans le langage courant. J'avais envie de jouer avec la langue à travers le personnage de Julie interprété par Marie Kremer. Elle est érotisée quand elle entend parler arabe. Aujourd'hui, la langue arabe est toujours associée à un prédicateur fou qui prêche la haine mais rarement à la langue de la vie quotidienne, de la poésie ou de l'érotisme.

Vous renvoyez d'ailleurs au choc identitaire entre l'Occident et l'Orient en évoquant la littérature. Dans une scène, Mohamed cite Shakespeare : « qu'ils sont pauvres ceux qui n'ont pas de patience ». Et Mustafa, lui, cite Al Mutamid ibn Abbad : « Maudit soit le temps ! Ce qu'il offre de précieux, aussitôt il l'arrache ».

On affronte toujours l'Occident et l'Orient à travers ce fameux choc des cultures et des religions et je pense que cela va au-delà. Personnellement, je pense que Shakespeare est un dramaturge et un écrivain incroyable, un modèle indépassable mais nous, Occidentaux, avons toujours cette manie de faire de l'auto-centrisme, j'avais donc envie de le décaler comme pour rappeler qu'ailleurs on trouve aussi des grands écrivains et penseurs, comme évidemment en Orient.

Vous jouez avec les clichés sur le mariage, la virginité. Vous y avez même ajouté un délire, le test de la prostate sur le fiancé. L'inspiration n'est pas venue des musulmans cette fois ?

J'ai totalement inventé cette tradition ! Si je l'ai fait, c'est parce qu'il y a tellement de fantasmes sur l'Islam, que je me suis dit que ce serait drôle d'inventer une nouvelle tradition et d'en rire. Le plus fou est qu'il y a des musulmans qui m'ont dit « ah tiens, j'ignorais ça ». Et quand j'ai raconté, deux mois après le tournage, à Eric Judor que des gens ont cru que cette tradition existait, il m'a confié que lui aussi y avait cru ! Je joue donc avec les fantasmes et l'ignorance qu'on a des religions.

Dans Mohamed Dubois, c'est Djamila, jouée par Biyouna, qui en révélant l'hypocrisie générale, déclenche les actions à venir. Dans votre travail, les femmes sont souvent les « déclencheurs ». Pourquoi ?

C'est comme ça que je vois les femmes. Elles sont déclencheurs, dans beaucoup de sociétés, de révolutions, de remises en question sociales et politiques fortes. Souvent, j'ai remarqué dans ma vie personnelle, que les femmes dénouaient les crises et les situations bloquées et qu'elles étaient beaucoup plus courageuses que les hommes, comme Biyouna ou Sabrina qui prennent les choses en main. Aujourd'hui, elles prennent en main leur vie et leur destin, cela déstabilise d'ailleurs des sociétés entières comme dans le Sud de l'Europe ou en Afrique du Nord. J'avais envie de montrer une femme forte dont la vie n'est pas régie par le code masculin. D'ailleurs, je suis en train de développer un projet avec uniquement des femmes au casting.

Vous n'êtes pas tombé dans le cliché d'une bande sonore exclusivement rap mais vous avez le choix d'une B.O. plus... funk ?

Même si le rap est ouvert à toute la société aujourd'hui et que tout le monde l'écoute, il n'est pas toujours lumineux et souvent revendicatif. Je voulais un film différent, avec une tonalité lumineuse, plus positive. J'aime beaucoup le funk et la soul des années 70 et j'avais envie d'un film avec cette tonalité là. Plus d'un film qui donne la « banane » !

Quel a été le plus gros défi à relever sur ce premier long métrage ?

Trouver le kebab ! On ne trouvait pas un kebab tel que je l'imaginai dans la cité. Il n'existait pas alors on a fini par le fabriquer entièrement au milieu d'une cité, à Créteil. J'ai choisi cette cité parce que j'ai grandi en cité et quand j'y suis allé je m'y suis senti bien. Je me suis dit « on peut vivre ici ». J'avais aussi la difficulté de devoir tourner en 29 jours donc il a fallu que j'oublie certains mouvements de caméra. Mais heureusement, j'ai eu l'adhésion de toute l'équipe qui a accepté mes exigences en matière d'esthétique. C'est passé très vite 29 jours, mais tu n'as qu'une seule envie, c'est d'y retourner !

INTERVIEW AVEC ERIC JUDOR

Quelle était votre motivation pour rejoindre le projet *Mohamed Dubois* ?

C'est mon ami Youssef Hajdi qui m'en a parlé la première fois. Il avait été approché le premier pour faire ce film, et comme il tourne avec moi dans *Platane*, il m'a tout de suite dit : « on vient de me proposer un scénario dans lequel je te verrais bien ». Le producteur et le réalisateur du film ne pensaient pas alors à moi mais dès que je l'ai lu, j'ai trouvé que cette comédie sortait vraiment des films que je faisais habituellement. La comédie sociale et romantique je n'en faisais pas et pourtant le rôle me correspondait bien. Il y avait plein de situations que je reconnaissais dans ma vie personnelle. Comme d'être pris pour un Arabe, par exemple : on m'appelle régulièrement Ramzy dans la rue. Les gens pensent que je suis comme lui, alors que l'Arabe c'est le moche ! Moi, je suis né d'une double culture, d'une mère autrichienne et d'un père guadeloupéen. Autrichien on le voit moins tout de suite car la Guadeloupe a pris le pas physiquement...

Du coup, habité par cette mixité, avez-vous été un peu comme votre personnage dans une quête identitaire ?

C'était très marrant parce qu'on allait passer deux mois entiers en Guadeloupe tous les trois ans, mais cinq fois par an en Autriche. A chaque fois que je rentrais d'Autriche, dans ma tête j'étais un Autrichien, je revenais avec une mentalité autrichienne, j'étais très rigoureux, droit et carré. Mais à chaque fois que je revenais de Guadeloupe, je me disais, non, en fait, je suis guadeloupéen, je ris fort et j'aime toute la culture antillaise qui est tout de même bien plus explosive que l'autrichienne. Et pendant deux, trois mois je n'écoutais que les radios antillaises comme radio Tropicale. Mais quand je rentrais d'Autriche, j'écoutais de la musique classique ! Je passais donc de l'un à l'autre à chaque retour de vacances. Les années passant, j'ai réussi à intégrer les deux, du coup je zappe de radio Classique à radio Tropicale dans la journée.

Mais le mélange Autriche-Guadeloupe me facilite la tâche de jouer un Arabe, je sais que ça part de loin, mais cette mixité me donne une tête d'Arabe ! J'ai souvent été pris pour un Arabe et comme le personnage de cette comédie, Arnaud Dubois, je me suis vite intéressé à la culture arabe. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que j'ai fait un duo avec Ramzy. A force qu'on me prenne pour un Arabe, on m'a un peu forcé la main à aller découvrir cette culture. D'ailleurs il suffit que je passe la frontière pour aller en Autriche... bon, il y a très peu d'Arabes là-bas, on voit plus souvent des Turcs, mais si j'en croise, il y a comme une solidarité et spontanément on me parle arabe.

Comme pour Arnaud Dubois, le fait qu'on vous prenne pour un Arabe vous a-t-il aidé dans vos relations avec les filles ?

(Rire) Euh je crois que ça aide plus de dire que tu es d'origine guadeloupéenne... pour le rythme ! Mais non, je pense qu'aujourd'hui c'est plus un handicap qu'autre chose. En France, pendant longtemps, avant que je sois un mec connu, la police me contrôlait fréquemment.

Le réalisateur joue avec les clichés sur les Arabes, il en a même inventé un beau : le test de la prostate du futur marié. J'ai cru comprendre que vous y avez cru... ?

Oui, j'ai cru que c'était une tradition ! En fait pas du tout. Il n'y a pas de test de la prostate avant le mariage !

Ernesto Oña vous a entraîné sur un jeu tourné vers l'émotion. C'était une première pour vous, non ?

Complètement. Le fait d'embrasser une femme, de jouer l'amoureux transi, c'est vraiment un truc totalement nouveau pour moi. C'était une autre corde à faire vibrer. Les personnages que j'ai joués avec Ramzy, en général, font les cons. Ils sont en apesanteur et ne sont sujets à aucune émotion. Ils sont toujours dans leur monde et ne prennent pas la situation au sérieux. Ici, il fallait jouer la peur, l'envie, le désir. Et l'amour ! Au début d'ailleurs, c'était troublant de me regarder jouer comme ça, mais du coup, je me suis totalement laissé aller aux directions d'Ernesto, je lui faisais entièrement confiance et j'y suis allé à fond et sans recul. Ce n'était pas plus difficile que de faire le gogol mais c'était particulier. Au bout de deux jours, je ne me posais plus de question et je mettais ce que je savais faire au service de la romance que je devais interpréter.

Ce film marque donc une étape dans votre carrière d'acteur. Attention, vous allez être tenté par un rôle dans *Bridget Jones 3* ou dans une suite de *Coup de foudre à Notting Hill* !

Pas spécialement. Il faut un physique pour ça. Je ne crois pas avoir le physique de la comédie romantique !

Le scénario fait la part belle aux personnages féminins. Comment s'est déroulé votre travail avec les actrices du film ?

Je trouve Sabrina (Ouazani) géniale. C'est une actrice, lorsqu'on fait un contrechamp qui n'est pas sur elle et donc qu'elle n'est pas à l'image, capable de pleurer pour te permettre d'être encore mieux dans ta scène. J'ai trouvé ça dingue. Elle m'a fait halluciner. Il y a Biyouna également dont j'avais vu le spectacle, c'est une icône, j'ai pu constater la passion qu'elle déclenche auprès du public arabe. Et je comprends pourquoi, même dans les silences elle a un charisme dingue. Elle joue d'ailleurs un peu la rebeu moderne qu'elle est dans la vie. Elle fume, elle boit et elle affronte. Il y a deux-trois « perles » également dans ce film, comme Youssef (Hajdi) bien sûr et Wahid Bouzidi du Jamel Comedy Club. Je les trouve tous très justes pour servir les dialogues d'Ernesto qui ne sont pas les clichés des dialogues de mecs de banlieues. Ce sont des personnages de cités mais ils ne parlent pas en « yo, z'y va, wesh ». Ils parlent très bien français comme les Arabes que je connais, comme Ramzy, sans mettre de verlan tous les trois mots. Et il y a pléthore de ce « genre d'Arabes » car c'est le « genre » le plus répandu.

LISTE ARTISTIQUE

Eric Judor	Arnaud
Sabrina Ouazani	Sabrina
Youssef Hajdi	Mustafa
Mhamed Arezki	Hassan
Wahid Bouzidi	Rachid
Marie Kremer	Julie
Farid Elouardi	Djalil
Baya Belal	Fouzia
Biyouna	Djamila
Hania Amar	Nawel
Moussa Mansaly	Issa
Lotfi Titi	Lotfi
Rabah Loucif	Selim
Paco Boublard	Julien
Jackie Berroyer	Gérard

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Ernesto Oña
Scénario original	Ernesto Oña et Ichem Saïbi
Adaptation et dialogue	Ernesto Oña et Ichem Saïbi
Avec la collaboration de	Eric Judor
Directeur de la photographie	Aleksander Kaufmann
Son	Pierre Tucac, Arnaud Rolland, Jérôme Wiciak
Casting	Pascal Beraud, ARDA
Montage	Stéphanie Pelissier
Décors	Jean-Luc Raoul
Costumes	Anne David
Directeur de production	Gilles Loutfi
Musique originale	Fred Parker Aliotti
Produit par	Manuel Munz
Une coproduction	Les Films Manuel Munz, Wild Bunch
En association avec	La Banque Postale Image 6, Manon 3, Soficinéma 9, Cinéma 7, Palatine Etoile 10
Avec la participation de	Canal + et OCS
Et le soutien de	La Région Ile-de-France
Distribution France	Wild Bunch Distribution